

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser *FRANCO* à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (2^e article), A. BOUTAREL. — II. Bulletin théâtral: première représentation de *l'Impasse*, aux Bouffes-Parisiens, P.-É. C.
III. La musique et le théâtre aux Salons du Grand-Palais (6^e article), CAMILLE LE SENNE. — IV. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour, les
INITIATIONS N^{os} 1 ET 2
tirées du ballet de *Bacchus*, le nouvel opéra de J. MASSENET et CATULLE MENDÈS.
— Suivra immédiatement : *l'Initiation* n^o 4, tirée du même ballet et dansée par M^{lle} ZAMBELLI.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT :
NE ME FAITES PAS GRACE
chanté par M^{lle} BRÉVAL dans l'opéra *Bacchus*, de J. MASSENET. — Suivra immédiatement : *La vie est dans le monde!* chanté par M. MURATORE dans le même opéra.

BACCHUS dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

II — *Une nymphe et Silène nourrissent Dionysos de lait et de miel, et lui font aimer la nature en l'initiant à ses secrets.* — « Donne-nous ce bel enfant », disaient à Zeus les dryades vêtues de simples fleurs, et d'autres nymphes aux longues tuniques, « nous prendrons captives les chèvres de Naxos; elles ont du lait délicieux que nous lui ferons boire, et il se réjouira de nos jeux ». Elles tressèrent un berceau avec le lierre de leurs couronnes et le présentèrent à l'une de leurs compagnes. Celle-ci avait les traits empreints d'une vague tristesse, les paupières baissées et les cheveux coupés. Son air abattu contrastait avec la joie de ses proches voisines; elle semblait souffrir et quelques minces rameaux de chêne, tombant sur sa nuque, remplaçaient les boucles blondes qu'elle se plaisait auparavant à sentir s'épanouir sur ses épaules ou flotter au vent derrière elle. C'était la pâle Coronis, l'hama-dryade de Nysa. Elle tenait à la main une tige de lys blanc, symbole de deuil, à cause de son domaine agreste incendié, de son beau chêne perdu, et de la mort de Sémélé.

Deux de ses sœurs, Céléno et Phoésilé avaient reçu de Zeus l'enfant dans leurs bras. Elles le portaient tour à tour en descendant la montagne de Zia, suivies de Coronis et de toutes les jeunes filles qui devançaient parfois le joli cortège, égayant par leurs capricieuses attitudes et par l'imprévu de leurs mouvements le petit Dionysos qui souriait à leurs avances.

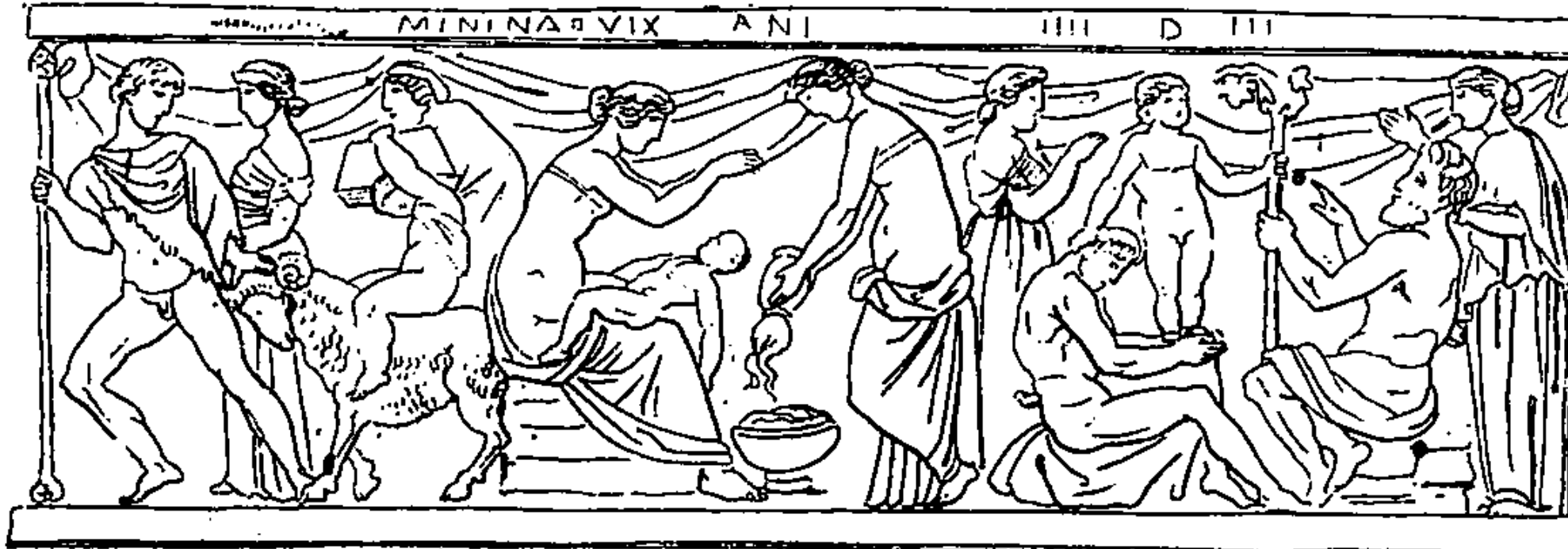
Elles le baignèrent en arrivant au bord d'une fontaine, puisèrent dans un bassin l'eau transparente et lui firent complaisamment sa première toilette.

Elles le couchèrent ensuite dans le berceau que leur tendait Coronis. C'est à elle qu'incombait la tâche de l'élever en souvenir de Sémélé, sa mère, et de le préserver de tout mal. Elle

tenait le joli nouveau-né, le réchauffait en le pressant contre sa poitrine. Suivant le cours sinueux du ruisseau de la fontaine, elle découvrit bientôt l'entrée d'une grotte naturelle, près de laquelle des eaux vives s'épanchaient en petite cascade du haut d'un rocher. Deux chèvres étaient là; elles cessèrent de paître et pénétrèrent dans la grotte avec Coronis. Celle-ci posa sur du sable bien sec son gracieux fardeau, et les chèvres, s'approchant avec précaution, prirent d'elles-mêmes la position la plus commode au gentil Dionysos, pour qu'il pût les étreindre de ses bras, aspirer leur lait de ses lèvres et calmer sa faim auprès d'elles en imitant la manière des tout petits chevreaux. On les voyait fidèlement revenir à des heures régulières du matin et du soir, et recommencer leur manège pour offrir le même doux festin. Coronis sentit une amertume profonde. Pour la première fois, elle était exilée loin de son domaine, de ses forêts et de son chêne préféré. Elle tressa de ses mains

une natte de plantes desséchées, se coucha dessus, et s'endormit en contemplant le frêle visage d'enfant qui lui rappelait la figure aimée de l'imprudente Sémélé. Un filet de pure lumière en dessinait les contours. Cette lueur d'argent fine et frémissante, que projetait le mince croissant de la lune, incliné derrière la ligne ondulée et changeante des brumes comme une galère sur la vague, s'épanchait dans la grotte, en reflets calmes et reposants.

Le lendemain, Coronis fut réveillée dès l'aurore par le bourdonnement de butineuses abeilles. Descendant à leur suite d'une prairie à l'autre, elle découvrit bientôt leur ruche au creux d'un vieil arbre, y détacha un rayon de miel parfumé, l'enveloppa de feuilles et revint vers Dionysos, qui trouva cette nourriture plus suave encore que le lait des chèvres.



Première toilette de Dionysos, ses jeux avec les nymphes et les satyres.
(Denkmäler der alten Kunst.)

Après sept jours, la nymphe-hamadryade prit l'enfant avec elle et le porta au lieu même où sa mère était morte, à son ancien domaine de Nysa. L'incendie de la forêt n'avait pas étendu partout ses ravages, mais rien ne restait, dans l'enclos, de la verdure et des fleurs d'autrefois, rien de la cabane de Sémélé, rien de la couche abritée sous la vigne et le chêne, rien des premières délices de cette idyllique retraite d'amour. Une source, limpide autrefois, n'offrait plus aux regards qu'un lit desséché. Tarie ou détournée, elle avait cessé de couler à l'heure même où la foudre consumait Sémélé. Coronis posa le petit Dionysos à terre. « Tout n'est ici que tristesse et désolation, s'écria-t-elle ; le fils ne verra plus sa mère, et moi, gardienne naguère de cet endroit d'où la vie est à présent bannie, je ne puis même pas retrouver les restes de la femme que nous pleurons, pour les ensevelir dans la tombe. »

A peine ces paroles avaient-elles été prononcées qu'une étrangère d'un âge avancé s'offrit aux yeux de la nymphe. « Je voudrais partager tes chagrins, lui dit-elle, et apaiser les mânes errantes de celle qui mourut ici sans sépulture ; fais-moi donc connaître son nom ? — « Son nom ! Oui, je l'ai retenu. Elle avait un ami, qui maintes fois l'appelait avec tendresse quand elle fuyait au fond des bois « Sémélé ! Sémélé ! » suppliait-il, et elle répondait à sa voix. — Et comment le nommait-elle ? — Son tourment fut de ne le pouvoir nommer. Ce qu'il était, d'où il venait, elle ne le sut jamais. — Encore un mot, quel est le nom de cet enfant ? — Dionysos. — Et celui de son père ? — Zeus. »

L'étrangère venait de disparaître. Coronis, inquiète d'avoir répondu à ses questions, prit dans ses bras le fils de Zeus et le pressa contre son cœur. « Partons vite, soupira-t-elle ; cette terre ne nous est point hospitalière ; un soupçon, un pressentiment pèsent sur moi. Je dis adieu pour toujours à ce coin de terre où je fus heureuse ; le beau chêne de Nysa n'abritera plus désormais sa fugitive hamadryade. » Elle suivit alors les vestiges d'un sentier qui conduisait à la grotte et que l'incendie avait effacé. Un homme vint au-devant d'elle à la lisière de la forêt. Ses muscles déjà épaissis semblaient marquer l'approche de la vieillesse. On le nommait Silène. Il avait fréquemment autrefois conduit ses troupeaux dans le petit domaine de Nysa et témoigné une prédilection presque paternelle à la nymphe Coronis. Celle-ci lui fit le récit de l'étrange apparition qui l'avait troublée ; elle répéta les mots mêmes du rapide dialogue échangé avec la mystérieuse inconnue. Silène comprit bien que sa compagne avait trop parlé ; il la rassura pourtant par sa bonne humeur qui ne le quittait jamais. Saisissant alors Dionysos en manière de jeu, il étendit son bras droit, plaça dessus, assis en équilibre, l'enfant, dont sa main repliée serrait par précaution le frêle poignet. « Petit, s'écria-t-il, assurément les déesses immortelles ne te seront pas toutes favorables, mais les nymphes te protégeront, Coronis veillera sur toi et je serais ton père nourricier. » Là-dessus, il se dirigea vers la grotte, jouant avec le dieu tout mignon qu'il portait. Coronis, marchant à ses côtés, l'interrogeait préoccupée et anxieuse. « Que pouvons-nous re-



Silène reçoit Dionysos dont il sera le père nourricier.

tout danger. » Dès l'arrivée au seuil de la caverne, Coronis reprit l'enfant, lui présenta le lait et le miel et l'endormit près d'elle, pendant que Silène prenait son gîte sous quelques branchages dans les bosquets d'arbres fruitiers.

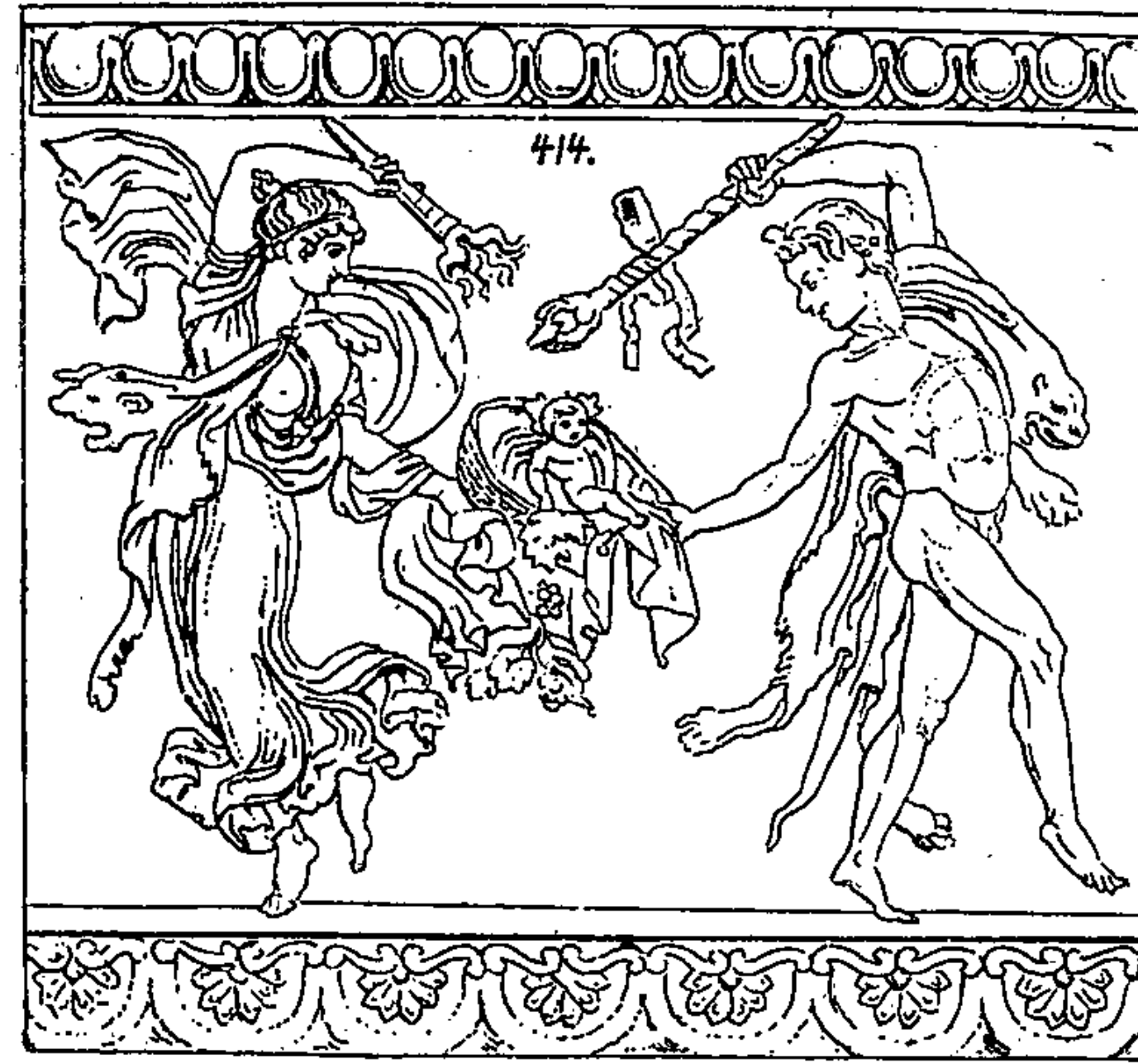
Coronis abandonna dès le lendemain toute marque de deuil. Elle embellit son habitation rustique, sema des fleurs, planta

des arbustes et commença l'éducation de Dionysos en l'initiant aux secrets de la nature.

L'île de Naxos renfermait encore bien peu d'êtres humains. Tous étaient, en revanche, beaux, robustes et forts. Ils vivaient de lait, de baies et de fruits. Ils devaient à leur existence au grand air une surabondance de joie et de bonheur, dont le souvenir se perpétua de génération en génération, si vif et si intense que les hommes, devenus depuis misérables, n'y voulurent plus voir que des inventions de rhapsodes. Les poètes créèrent alors, à l'imitation de cette humanité primitive et superbe, tout un monde fantastique masculin et féminin. C'étaient les Panisques ou Pans, les Satyres, les Silènes, fils ou descendants de l'éducateur de Bacchus, et, à côté d'eux, les nymphes réparties dans différents éléments ou domaines et diversement nommées Océanides, Naiades, Oréades, Dryades, Hamadryades, selon qu'elles personnifiaient les mers, les fontaines, les montagnes, les forêts ou les arbres.

Parmi ces divinités champêtres se trouva jeté le juvénile Dionysos. Dès lors, chaque heure lui apporta une distraction nouvelle, un divertissement, un plaisir.

Les nymphes venaient le voir en cortège, le comblaient de leurs dons et l'égayaient de leurs propos. Ainsi les jours s'écoulaient heureux. L'essence divine de l'enfant hâtait chez lui la croissance. Quelques mois



Jeux de Dionysos avec une nymphe et un satyre.

avaient fait davantage pour son développement physique et moral que des années n'auraient pu le faire chez les fils des mortels.

Après les intempéries de la saison pluvieuse, quand les ouragans s'apaisèrent et que les brises tièdes eurent transformé Naxos en un jardin de fleurs, Coronis déposa près de la grotte une jolie boîte, faite de bouts de roseaux soigneusement ajustés. Un couvercle ouvragé de même s'adaptait dessus. En le soulevant, Dionysos fut émerveillé de trouver là, couché sur des pousses nouvelles de thym et de serpolet, un charmant lézard vert dont les paupières mobiles découvraient de petits yeux qui le considéraient avec une sorte de sympathie paisible. Le lézard est le premier des animaux engourdis l'hiver qui s'éveille au printemps. Ce détail de ses mœurs lui a valu d'être pris pour emblème de la renaissance de l'année aux feux plus ardents du soleil. Il a été souvent placé près d'Apollon dans les monuments figurés ; le dieu de la lumière cherche à le ranimer de la pointe de sa flèche et l'échauffe de ses rayons afin d'accroître sa force vitale. Plus la chaleur est intense, plus ses fragiles écailles ont des teintes brillantes, plus leurs reflets sont chatoyants. C'est alors un joyau vivant de la Nature, elle semble s'en faire un objet de parure ; il devient le symbole de son rajeunissement et contribue à sa beauté.

La boîte de Coronis a reçu depuis une signification dans les rites de Bacchus. On la retrouve sur plusieurs bas-reliefs. Les fêtes dionysiaques, célébrées à l'époque où le lézard se réveille, ouvraient pour ainsi dire la marche des saisons. Celles-ci, représentées par les *Heures*, ὥραι Διονυσιάδες, suivent le dieu au pas de danse.

(A suivre.)

AMÉDÉE BOUTAREL.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(POUR LES SEULS ABONNÉS A LA MUSIQUE)

Voici deux des *Initiations* du délicieux ballet de *Bacchus* du maître Massenet. La première est une sorte de Pizzicato, d'une verve toute spirituelle, où les malins petits pieds de M^{lle} Zambelli font merveille, tandis que la seconde, au contraire, a de la gravité et de l'émotion pénétrante : ce sont les jeunes filles grecques qui, en blanches théories, se dirigent vers l'autel de Bacchus.